MES PRE MIÈ RES

R E N CON TRES

avec

André GIDE

par

K Y O KOMATZ



M. André Gide (à gauche) en conversation avec M. Komatz et M. Matsuo Censure Nº 40.48:

ES entretiens de M. André Gide avec M. Kyo Komatz ont fait la matière d'un long article publié par l'une des plus importantes revues japonaises (« La Centrale-Revue », de Tokio) au début de l'année 1939. L'intérêt de ces entretiens, leur « actualité », n'échapperont pas. Le plus grand écrivain français parlant sans contrainte à l'un des hommes qui ont le plus fait pour la diffusion de la littérature française au Japon, cela offre un intérêt documentaire et cela prend un sens qu'il nous revient de révéler aux lecteurs de France.

Il convient d'ajouter que l'interviewer a revu ces pages et les a complétées de précisions nouvelles.

Dès avant mon départ du Japon, j'avais un bien grand désir d'aller voir l'auteur des Faux monnayeurs. Je n'exagérais en rien si je comparais ce désir au sentiment, — peut-être Gide n'aimerait-il pas cette sorte d'expression, d'un pélerin qui s'en va vers les Lieux Saints. Gide a été pour moi un des maîtres et des compagnons éternels et je lui dois, depuis quelques années d'une façon incalculable, mon évolution tant au point de vue intellectuel que moral.

Quelques jours après mon arrivée à Paris, j'eus le bonheur de le voir. Ce jour-là restera une précieuse expérience de ma vie et un souvenir ineffaçable.

Ce n'est pas que j'éprouve une joie puérile ou une satisfaction vaniteuse d'avoir serré la main de Gide. Je n'ai pas la Gide-manie. Je ne pense pas appartenir à une espèce humaine ni stupide. Le bonheur que j'ai éprouvé pendant mon entrevue avec Gide provient uniquement et simplement du fait que j'ai pu entrer en contact direct avec « sa personnalité », sans en être séparé par la barrière de ses œuvres et de ses légendes.

Jusqu'ici, j'avais rencontré un certain nombre de « personnages célèbres », parmi lesquels pas mal d'artistes et d'écrivains. Cependant, jamais je n'ai rencontré une porsonnalité aussi enveloppante et profonde que celle de Gide. L'aménité, la générosité, la bienveillance attentive qui n'exclut personne, qui tend l'oreille à tout le monde ; l'esprit qui, bien qu'extrême-

ment sensible garde au fond les réflexions et les jugements pénétrants, voilà ce que m'a paru être Gide. Ses réflexions et ses jugements ne sont pas seulement dirigés vers l'extérieur, mais toujours vers l'intérieur de lui-même, avec une lucidité aigüe. « La fertilité meurtrie »: Il me semble que Gide vit dans un climat semblable à cet automne fertile.

C'était à la fin d'octobre de l'année 1937 que je l'ai vu pour la première fois.

Ce que je vais donner ici contient les impressions que j'ai reçues pendant à peine une ou deux heures d'entretien. Les sujets de cet entretien furent, sans doute, d'un bout à l'autre banals et ne dépassant guère les limites de la conversation quotidienne, mais je serais heureux si cet article, écrit d'après des fragments de mon journal, pouvait transmettre tant soit peu, la personnalité et la figure de Gide à mes lecteurs japonais.

**

Le premier Français que je vis aussitôt après mon arrivée à Paris, fut mon vieil ami André Malraux, qui était juste à la veille de son départ pour l'Espagne. Quelques jours après, j'envoyais une lettre à Gide, car c'était lui que je comptais voir après Malraux. Je lui écrivis que j'étais revenu à Paris après quelques années d'absence et que je serais heureux si je pouvais le voir un jour.

Deux jours après, je reçus sa réponse dans laquelle il me disait que, lui-même, aurait plaisir à me voir, mais qu'il faudrait lui téléphoner le surlendemain matin, de bonne heure, car il serait peut-être obligé de quitter Paris l'après-midi du même jour. Je fus presque surpris de recevoir sa réponse promptement et ému du fait que Gide avait bien voulu me l'adresser tout de suite. La lettre avait été écrite, comme d'habitude (je connais bien son écriture, car nous avions eu, pendant ces dernières années, l'occasion de correspondre), de sa belle écriture fine, souple, quelque peu nerveuse mais cependant soutenue.

Le 22 octobre, à neuf heures du matin environ, je lui téléphonai. Il me semblait que c'était un peu trop tôt, mais je pensais aussi, que mieux valait trop tôt que trop tard. Une voix de femme, métallique et sèche me répondit. Paroles peu aimables. Je me dis que la voix n'était pas assez harmonieuse pour être celle de Mme Gide et que c'était sûrement une domestique. Elle me demanda, sans trop de façon, ce que je voulais. Je lui expliquai que j'avais rendez-vous ce matin-là avec M. Gide et qu'il suffirait de le lui dire, quand j'entendis, tout d'un coup, à la place de

cette voix peu gracieuse, une voix agréable et lente au timbre grave et doux. C'était la voix de Gide. Il me disait qu'il était un peu enrhumé mais prêt à me recevoir et me demanda si je voulais venir tout de suite. Je promis de me rendre chez lui sans tarder.

Le taxi passait par le boulevard des Invalides vers la rue Vaneau. L'expression « la campagne de Paris » est très heureuse pour désigner ce quartier. A côté de ce quartier d'habitations bourgeoises fortement traditionnel, se trouve adossée la rue de Sèvres étroite et affairée, qui ressemble à certaines rues de ville provinciale. L'église Sainte-Clotilde, connue de nous par les souvenirs de César Frank qui y jouait de l'orgue, n'est pas loin. La Seine se trouve à quatre pas de là. Aux environs du magasin « Bon Marché », le quartier devient encore plus mouvementé. En face du magasin, se trouve l'Hôtel Lutétia où le célèbre romancier japonais M. Yokomitsu, qui fut formé sous la double influence de Dostoïevsky et de Gide, séjourna quelque temps, lors de son séjour à Paris. Il paraît que Gide vient souvent prendre le thé dans le salon de cet hôtel. Quant à moi, chaque fois que je mets les pieds dans ce quartier, je me souviens d'une période de ma jeunesse.

Il y a une quinzaine d'années, je travaillais comme livreur dans une papeterie de la rue du Bac, près du « Bon Marché ». En ce temps-là, grâce à mon métier, je connaissais tous les coins du quartier. Toujours chargé de lourds fardeaux, je me traînais souvent en espadrille sous la pluie. Je ne gagnais alors que deux cents francs par mois et n'étais ni logé ni nourri.

A court d'argent, je descendais d'échelon en échelon, des garnis de la rue Cujas à ceux de la rue Galande. Je fus même, un jour, l'hôte d'un bouge de la place Maubert. Ceci, lorsque j'avais quelque argent, bien entendu. Lorsque je n'en avais pas, je couchais sur les bancs, dans les gares, sur les quais, dans les parcs parmi les clochards et les pégriots. Le matin venu, je parcourais tout Paris à pied, un gros paquet sur le dos. Ma déchéance fut complète aux yeux de tous mes compatriotes et peu d'entre eux daignaient m'adresser la parole. Cependant, en moi, chantaient des rêves merveilleux et des douleurs magnifiques. Si l'ennui me poursuivait trop, je gagnais, à pied naturellement, le quai de Billancourt où je retrouvais un de mes amis, un peintre japonais, que la misère avait forcé à s'engager comme homme de peine dans une usine. Nous allions souvent nous asseoir au bord de la Seine et nous parlions de notre pays natal, de l'art ou de la vie.

Il nous arriva plusieurs fois, alors qu'affamés à mourir depuis quelques jours, mais attachés, malgré tout, chacun à nos espoirs, de faire cuire l'herbe du chemin et de la manger assaisonnée de sel, avec le maigre pain que l'on me donnait rue du Bac... Ah! que je me rappelle souvent ces jours de mon adolescence, cette époque romantique et passionnée où je ne me séparais jamais de quelques livres de mon vénéré maître et compagnon, Nietzsche!

Numéro 1 bis, rue Vaneau! Le taxi s'arrête devant l'immeuble où habite Gide. Le bâtiment n'est pas vieux, ni du style d'hôtel particulier qui abonde dans les alentours, mais il n'est pas moderne non plus. La maison est vraiment trop modeste pour être habitée par Gide, le premier écrivain contemporain. Son appartement est au sixième étage, en face de l'ascenseur. Je sonne. Une femme de ménage ouvre la porte et avec un regard soupçonneux me demande l'objet de ma visite. Elle doit être habituée à surveiller strictement les visiteurs importuns qui viennent voir Gide, simplement par stupide curiosité. D'après sa voix, je reconnais la femme de mauvaise humeur qui m'a répondu au téléphone tout à l'heure. Quand je lui dis que c'est moi qui ai téléphoné, elle me fait entrer, cette fois poliment. Le vestibule est étroit et sombre. Je quitte mon pardessus et on m'introduit dans le salon. Il se peut que ce salon soit en même temps la salle à manger. Une grande table rectangulaire, un buffet rustique... Aucune œuvre d'art, aucun ornement qui attire particulièrement mon attention. C'est l'aspect banal de l'intérieur d'un modeste petit bourgeois. Deux ou trois tableaux accrochés au mur. Toiles style impressionniste vieilli, d'une qualité ordinaire. J'imagine que ces toiles ne sont pas de la main de peintres célèbres, mais peut-être d'un de ses anciens amis, dont il veut garder précieusement le souvenir. Sur la table rectangulaire, gisent pêle-mêle des lettres décachetées, des livres, des revues, etc... On voit à travers la fenêtre des fleurs sur le balcon. Un rayon de soleil jaunâtre de fin d'octobre, enveloppe doucement les toits et les maisons du quartier à travers une couche de brouillard pâle. Il brille aussi discrètement sur les rameaux des arbres du vieux jardin d'en face. L'air paisible du voisinage n'est que légèrement troublé, de temps en temps, par des bruits d'autos, mais revient tout de suite à un calme très provincial.

J'attends peut-être deux ou trois minutes. La porte s'ouvre. C'est lui, André Gide!

Bonjour, Monsieur Komatsu.

La main qu'il me tend simplement est velue

et forte. La main que je serre fort est souple et chaude. Attitude cordiale et amicale, visage qui garde je ne sais quoi de grave et d'impénétrable dans sa cordialité. La tête est chauve. Il a très bonne mine, le teint frais.

Après quelques minutes de silence, je commence par ces mots :

— M. Gide, je suis très content de vous voir. Je l'ai toujours souhaité, au temps où j'étais encore au Japon.

Qu'il excuse ma façon grossière de m'exprimer, mais voir Gide pendant qu'il est encore en vie, voilà quelle était la pensée secrète que j'avais gardée au fond de mon cœur.

- Moi aussi, je suis très content de vous voir.
- Je suis très heureux de vous voir en bonne santé.

Quelques paroles de politesse, mais en les prononçant, j'ai senti une pression spirituelle ou plutôt affective: un émotion qui venait de je ne sais où, profonde et puissante, tel un courant électrique. Gide avait été pour moi, pendant des années, une source de lumière qui éclairait ce monde obscur, plein d'absurdités, de confusion, de misères, d'inconsciences. Je ne trouvais, à présent, pour exprimer mes sentiments de reconnaissance pour tout ce qu'avait été pour moi cette source de lumière, que des formules bien banales.

— Quand êtes-vous arrivé à Paris ? Avez-vous trouvé un logement confortable ? Ah! oui! Vous êtes encore à l'hôtel? Il faudrait trouver un appartement où vous pourriez bien vous reposer. Comme vous aviez fait un long séjour ici auparavant, vous avez certainement beaucoup d'amis français, je suppose, et vous n'aurez pas trop de difficultés à vous adapter à la vie de Paris.

Ces paroles n'étaient pas du tout de simples paroles de politesse, mais bien des attentions minutieuses qu'il me prodiguait.

Tout en répondant à ces questions, je ne perdais pas un instant pour l'observer discrètement.

— Le climat de Paris n'est pas bon. Comme vous voyez, me voilà bien enrhumé et je ne peux pas travailler quand je ne me porte pas bien.

Il a le nez bouché et tousse de temps en temps. Plus je l'observe, plus il me fait l'effet d'un « gentleman de campagne », d'un endroit quelconque de l'Angleterre, avec son homespun marron à rayures, large, amplement taillé, et ses pantousles de tricot.

Il a dit dans son « Si le grain ne meurt », qu'il était de père normand et de mère méridionale. Mais, il ressemble plutôt par son origine normande à un type anglo-saxon. Sa conscience de

protestant qui respecte la maîtrise de soi et la réflexion intérieure a certainement eu de l'influence sur sa physionomie. Il a l'air beaucoup plus amical au naturel que sur ses portraits et ses photographies. On dirait d'un aimable pasteur. Pas un instant il ne m'a donné l'impression d'un homme qui examine et juge les autres avec une attitude hautaine. Du moins, tel est mon avis. Comme sa présence est naturelle et humaine et comme on devine bien en lui la richesse de sa nature! Je n'ai jusqu'ici jamais rencontré un homme qui m'ait fait sentir une telle richesse intérieure.

On ne lui donnerait pas plus de cinquante ans, s'il n'était pas chauve, bien qu'il en ait soixantedix. Son grand corps solide et robuste est une merveille d'équilibre et de santé, obtenus par sa volonté inflexible devant les plus dures disciplines, par des efforts incessants et par des contacts perpétuels avec la nature et les hommes. Ses sourcils sont gros et foncés derrière la monture d'écaille de ses lunettes. Les iris sont brun clair. Il y a quelque chose d'asiatique dans les traits largement dessinés de son visage. Des rides se forment en biais aux joues, chaque fois qu'il sourit. Il en a de très fines autour des yeux, le nez large et charnu et les lèvres minces, en ligne droite, lèvres dont Oscar Wilde a dit en raillant qu'elles ne connaissaient pas le mensonge. Je sens vaguement que quelqu'un de mes amis lui ressemble, pas tant physiquement que par quelque chose dans l'expression du visage et je pense subitement à mon ami Sei Ito, un des plus fins écrivains de mon pays. Il y a quelque chose de lui dans l'expression de Gide, surtout quand celui-ci rit. Visage ouvert et si intelligent, si je puis ainsi m'exprimer. Si l'on rapetissait, à la japonaise, les yeux de son expression, ce serait peut-être celle d'Ito. Curieux mélange d'un homme attaché à la nature et d'un pur intellectuel.

« J'ai toujours essayé de devenir un homme ordinaire ».

Voilà le mot de Gide, (que je cite de mémoire), le plus grand individualiste de notre siècle! Je ne crois pas que ce soit là un paradoxe, ni une boutade spirituelle ni une pose de modestie. Le miracle est dans le fait que, tout en tâchant de devenir un homme ordinaire, il est devenu un être exceptionnel. Je n'ai pas encore vu un homme si naturellement ordinaire. Un grand nombre de Français que je connais, ont infailliblement cette insupportable prétention ou manie d'intellectuels, d'essayer, soit consciemment, soit inconsciemment de « briller » parmi leurs semblables et de se montrer sous l'aspect le plus intel-

ligent et le plus original possible. Côté ridicule de la tradition individualiste de ce pays. Souvenirs de la Cour et des salons mondains et littéraires. Chez Gide, pas la moindre trace de ces efforts. Certes, à un moment donné, il aurait pu, lui aussi, avoir cette manie de « briller ». Mais, depuis longtemps, il me semble qu'il a perdu complètement ce travers et qu'il vit naturellement, sans aucune sorte d'affectation. Chez nous, au Japon, j'ai souvent entendu parler de la pratique de « Zen », la doctrine la plus stoïque du Boudhisme, qui propose à l'homme, à sa volonté, de s'accorder avec celle de l'univers Mon beau-père, qui est mort l'année dernière, fut lui-même l'un des plus grands prêtres du « Zen ». Je n'ai jamais beaucoup aimé cette discipline, qui me paraissait toujours si peu naturelle. Il y a sans doute, en moi, un partipris, une réaction immédiate de méfiance, contre tout ce qui émane du Boudhisme, mais c'est surtout cet orgueil de ne pas exprimer sa joie lorsque l'on est heureux, ni sa douleur, lorsque l'on est souffrant, qui m'a toujours paru inhumain, faux, plein d'affectation insupportable. Mais voici que je rencontre Gide: et je suis amené, je ne sais trop comment, à penser que l'univers de « Zen » réside peut-être en ce naturel-là. On me critiquera peut-être, en disant que c'est parce qu'il est Gide, que tout en moi s'embellit et se mystifie, et que je suis possédé par l'idée de me trouver devant quelqu'un de très grand. Mais pas du tout. Je puis en répondre. Si grand que soit mon respect pour Gide, je ne suis pas un homme qui se perde en émotion, au point de ne pouvoir plus juger. D'ailleurs, Gide n'inspire jamais cette sorte d'émotion ou d'égarement à personne. Il n'est pas l'homme qui bouleverse Il n'a rien à voir avec cette « magie des grands hommes ». Je crois que celui qui inspire le respect et l'affection à autrui sans le contraindre, est réellement un grand homme. Parmi mes connaissances, Gide est un de ces hommes rares. C'est une chose importante que j'ai apprise chez lui.

**

Gide me tend le paquet de cigarettes anglaises qui se trouve sur la table. Il prend aussi une cigarette et feuillette distraitement les pages des revues dispersées sur la table.

— En voilà une qui s'appelle « France-Japon » qui vient d'arriver.

Il me la montre.

— Connaissez-vous cette revue ? » « France-Japon » est un périodique luxueux publié par le Comité Franco-Japonais de Paris. Je fais « oui » de la tête. Récemment arrivé à Paris, je ne connais pourtant pas suffisamment le contenu de cette revue pour dire mes appréciations et aussitôt, il change le sujet de conversation, comme par hasard.

- J'ai désiré deux ou trois fois, aller voir votre pays. Les bonnes occasions ne me manquaient pas, mais malheureusement, je les ai toutes laissé échapper.
 - Voulez-vous encore y aller maintenant?
- Oh non! Maintenant, c'est un peu trop tard pour moi.

Est-ce à cause de son âge ? A-t-il déjà fait le choix de ses curiosités ?

— Tâchez d'y aller, au Japon. Vos nombreux lecteurs, vos nombreux inconnus, vous accueilleront avec joie, et vous, vous leur apporterez une des plus belles lumières de l'Occident. Quand vous y serez, vous, si sensible et si pénétrant, vous comprendrez que le Japon, tout en ayant une civilisation similaire à celle d'Europe, a pourtant une destinée différente. L'assimilation de la civilisation européenne a été pour lui, en quelque sorte, un miroir pour mieux voir son propre visage. On assiste aujourd'hui à la naissance du nouveau Japon. On entend son vagissement. Mes compatriotes ont beaucoup appris par vous et peut-être, pourront-ils, eux aussi, vous apprendre quelque chose. Vous êtes encore très bien portant et vous avez une santé merveilleuse. Venez au Japon. Si vous le voulez bien, je serai volontiers votre guide et votre interprète...

J'essaye vainement de dire tout cela, mais ma langue n'est pas encore assez déliée pour me permettre de m'exprimer librement.

- On m'a dit et vous aussi me l'avez écrit, que mes livres sont beaucoup lus au Japon. Lequel de mes livres y aime-t-on le plus? Et pour quelle raison?
- Vous voulez parler de celui qui nous apprend le plus ?
 - Oui, si vous voulez.
- Si vous me permettez d'exprimer mon opinion personnelle, je crois que vous avez appris aux littérateurs et penseurs japonais, surtout à ceux de la jeune génération, une vertu précieuse qui s'appelle « l'esprit critique ». Evidemment, nous avions eu des leçons sur « l'esprit critique », avant de vous connaître, des penseurs et littérateurs d'autres pays, mais aucun ne nous l'a fait concevoir aussi rigoureusement et aussi intimement que vous. Il est indéniable que vous avez donné une nouvelle orientation à la littérature japonaise. Une orientation nouvelle qui n'est

peut-être pas dans l'ordre d'idéologie, mais plutôt dans celui du caractère et du tempérament d'écrivain. Sans vous, nos œuvres littéraires auraient continué à n'être que doctrinaires et dogmatiques (par exemple, celles des tendances prolétariennes ou révolutionnaires), tandis que vous leur avez suggéré de s'exprimer en dialogues au lieu de s'exprimer en monologues. Je tiens à vous répéter que tout ce que je viens de vous dire n'est rien que mon opinion personnelle.

Accoudé sur la table, dans la pose qu'on lui voit souvent dans ses photos, écoutant attentivement ce que je viens de dire, Gide me répond en inclinant la tête et en souriant.

— Ah oui ? Si cela était vrai, j'en serais bien content.

Sa voix est toujours grave et belle avec son intonation prolongée.

J'ai eu, récemment, l'occasion de relire Les Nourritures terrestres. Je suis vraiment tenté de lui dire quelle force j'ai puisée à chaque page de son livre, quelle débordante passion mystique s'en dégageait à l'égard de la nature et de la vie. Non seulement moi, mais combien de jeunes Japonais ont été sauvés de leur « désespoir prématuré »! (j'en connais beaucoup de cas). Ce magnifique livre a été pour eux un nouvel Evangile. Outre la leçon de « l'esprit critique », dont je viens de parler, il ne faut pas oublier que Gide nous a appris « la spontanéité et la liberté de la passion ».

Je tâtonne, je fais un effort pour dire quelle énorme influence il a eue au Japon, mais je m'exprime mal et j'ai horreur d'estropier la langue.

- A moins que je ne me trompe, je crois que votre premier livre connu au Japon a été La Porte Etroite, traduit par M. Yamanoutchi en 1923. Par la suite, vos œuvres furent traduites les unes après les autres, et lues par l'élite littéraire et intellectuelle. Vous n'aviez alors qu'un petit nombre de lecteurs qui étaient d'autant plus sincères et attentifs. Mais, en quelques années, ce nombre s'est triplé, quadruplé et ce fut vers l'année 1931 ou 1932 que vous avez commencé à captiver l'esprit des intellectuels japonais, en très grand nombre. Lorsque, après avoir été connu comme grand écrivain individualiste et comme apôtre de l'éternel esprit critique, vous vous êtes soudainement montré comme un homme qui va s'engager dans un combat révolutionnaire et qui est décidé à accepter avec les autres les responsabilités communes, ce fut une énorme répercussion, qu'on pourrait qualifier d'historique, dans tous les milieux de notre intelligentzia et même parmi les personnes qui connaissaient

mal vos œuvres. Ceci a beaucoup contribué à susciter la curiosité des gens pour votre littérature, et ensuite à répandre vos œuvres partout au Japon. Ce fut à ce moment-là que nous avons eu deux collections de vos « Œuvres Complètes » traduites en japonais. Ne vous déplaise cette façon d'être connu! Mais c'est ainsi que la plupart de nos intellectuels ont fait votre connaissance. Dans toutes discussions et polémiques (littéraires et politiques), vos pensées, vos gestes, ont été cités souvent, comme référence ou témoignage. Bref, votre acte de foi vis-à-vis de la « question sociale » a été considéré comme le symbole d'une grande époque de bouleversement des choses et des valeurs.

Il est indéniable que le fait de Gide sortant de sa tour d'ivoire et choisissant son chemin a paru révéler une signification extrêmement grave et une inspiration profonde à nos intellectuels, égarés dans les courants de tant d'idéologies et tourmentés par leur conscience sociale et par leur besoin d'agir.

Gide m'écoute attentivement en acquiesçant de temps à autre par « oui » et par « en effet ». Mes amis français, qui connaissent Gide plus ou moins intimement, m'ont souvent dit qu'il savait écouter admirablement. Je reconnais maintenant que cela est tout à fait vrai. Certes, sa curiosité des hommes est toujours éveillée, mais il y a quelque chose de plus. La meilleure intention pour comprendre sans jamais impressionner ceux qui parlent, ni leur faire sentir aucun malaise. Peut-être Gide écoute-t-il les autres pour mieux s'écouter? Je profite de sa bienveillance et continue à parler.

— Autre chose, maintenant. Quant à la profondeur de leur compréhension de vos œuvres elles-mêmes, je reste assez sceptique là-dessus. Il est encore douteux que nos littérateurs et nos intellectuels comprennent des œuvres telles que Les Caves du Vatican ou Les Faux Monnayeurs.

Le problème antérieur à la littérature, c'est-àdire le problème idéologique et politique les empêche, à cause de leur tendance à l'idéalisation abstraite et de leur besoin de simplification, de concevoir une œuvre littéraire qui est en soi un être vivant, dans sa conception, son organisme et le processus de sa formation. Ce penchant est très souvent accentué chez les écrivains prolétariens. Par contre, les littérateurs japonais de tendance « bourgeoise », cherchent surtout dans les écrits de Gide, le facteur du « jeu d'idées » et le portent aux nues, éclipsant ainsi l'apport historique et social.

— Cela est bien possible, dit-il. Même chez les

Français, il y en a très peu qui comprennent Les Faux-Monnayeurs.

Paroles dures, mais il n'en a pas pour cela l'air orgueilleux ni mécontent.

La fumée de la cigarette qu'il tient dans la main monte en dessinant des cercles.

- J'avais l'intention de vous dire que votre Retour de l'U.R.S.S., dont je suis le traducteur, a donné un grand choc aux intellectuels japonais. Je crois même que la répercussion a atteint la masse populaire par l'intermédiaire de ces intellectuels. Au point de vue de l'intensité, je suppose qu'elle fut peut-être plus forte qu'en France.
 - Vous dites grand choc? Et comment cela? Il hausse la tête et tend l'oreille.
- Un choc tel qu'une violente douche froide à l'improviste. Par vos écrits, nous avons été mis, pour la première fois, peut-être, implacablement, devant la réalité de l'U.R.S.S., si différente de celle que nous imaginions auparavant. Et ce fut soudain le réveil du sens critique.
 - C'est-à-dire comme le reflux de la réflexion.
- Oui, c'est cela. Il a été d'autant plus fort, que l'on avait toujours témoigné un grand intérêt et beaucoup de sympathie à l'égard de l'U.R. S. S. Ce n'était pas seulement mon cas, mais c'était celui de beaucoup d'intellectuels japonais. De plus, votre adhésion au communisme a eu une énorme influence sur leur attitude. Ils ont persisté à espérer dans le destin de ce pays, et tout d'un coup, vos expériences en U.R.S.S. nous ont littéralement bouleversés et aussi désillusionnés. Nous n'avions jamais pris au sérieux les ouvrages ou reportages « pro-soviets » ou « anti-soviets » faits par des voyageurs qui vous avaient précédé, mais personne ne pouvait douter de la sincérité de vos témoignages.
- Ah! oui, c'est comme cela que vous avez compris mon livre!

Après un moment de silence, il reprend.

— Sur la situation actuelle de l'U.R.S.S. j'ai exposé purement et simplement ce que j'avais vu et ce que j'en ai pensé en tant que moraliste. Et c'est tout.

Après quoi, il se tait.

Je crois comprendre la raison de son silence. Controverse bruyante qu'ont soulevée Retour de l'U. R. S. S. et Retouches. Polémique. Tempêtes des propagandes et des contre-propagandes. Critiques et réfutations que lui-même a été obligé, quelque fois, de formuler à ce propos. Combien tout cela a dû lasser son esprit! Homme de conscience peu commune, il a dû fortement sentir la responsabilité de ses actes, de

ses paroles. Combien de temps et d'efforts consciencieux, il lui a fallu pour ses documentations, recherches, vérifications et références pour *Retouches*. D'ailleurs, il le dit lui-même : « Je ne suis pas compétent en politique ». Et moi-même, je me garderais bien de parler politique avec Gide. Gide m'intéresse infiniment plus que la « politique » de notre pauvre monde. Moi aussi, je me tus un moment. Silence.

Cette fois-ci, c'est Gide qui ouvre la bouche.

— A propos, avez-vous vu l'Exposition Internationale ?

Le sujet de conversation change et j'en éprouve du soulagement.

- Je n'ai pas encore vu grand'chose. J'y suis allé une seule fois.
- Je n'aime pas en général ce genre de divertissements publics. Question de goût, de tempérament. On a l'impression que tous se ressemblent, et que tout y est américanisé.

Gide accentue ce mot « américanisé » avec une sorte d'inquiétude et un mépris nuancé.

— Par exemple, je ne vois pas en quoi le pavillon du Japon diffère vraiment des autres, continue-t-il, il n'y a rien qui y soit vraiment japonais, ethnique et particulier.

Pour qui connaît l'idée chère à Gide, que plus une chose devient individuelle, plus elle est universelle, son opinion se justifie très bien. Quelques jours plus tard, j'allai voir le pavillon du Japon, et je vis qu'il avait dit là une chose très juste. J'y rencontrai justement un de mes amis français, et je lui demandai ce qu'il en pensait Il me répondit avec une ironie bien parisienne.

- N'est-ce pas qu'il n'y a pas grand'chose à voir là-dedans? et heureusement. Je sens un soulagement après avoir vu tant et tant de choses fatigantes.
- Voyez-vous quelquefois des films d'actualité?

Gide saute d'un sujet à l'autre. Mais il y a toujours un lien mystérieux qui les unit.

— L'autre jour, j'ai vu un film d'actualité dans le cinéma d'à-côté, dit-il. Il m'a semblé que le monde poursuivait une fatalité effroyable, horrible. J'y ai vu aussi les scènes sanglantes de Changhai.

CENSURÉ

CENSURÉ

— Oui, c'est horrible, dit-il, mais nous devons examiner, ou plutôt réexaminer la chose avec calme. D'abord, avant de se prononcer sur le problème actuel d'Extrême-Orient, nous devons connaître mieux le Japon et la Chine. J'avoue que je suis presque ignorant là-dessus. J'incline à croire que la plupart des Français qui émettent une opinion là-dessus, n'ont pas, eux non plus, une connaissance approfondie de la question. Seulement, si ignorant que je sois, je crois comprendre instinctivement la destinée historique du

Japon qui, pauvre intérieurement, se voit obligé de faire de l'expansion extérieure.

Cette façon de penser objectivement me semble tout à fait de Gide. Est-ce qu'il a dit cela pour me faire plaisir? Non, une telle fadeur serait indigne de lui.

- Pour comprendre judicieusement le problème de ce conflit, il faudrait l'envisager naturellement au point de vue politique et économique, mais il faut convenir que l'élément psychologique n'y joue pas le rôle le moins important. Une espèce d'incompatibilité psychologique existe fatalement entre Japonais et Chinois. Exactement comme entre Français et Allemands existe une sorte de fossé psychologique incontrôlable par la raison, il existe aussi entre nous une opposition psychologique qui ne dépend pas de la raison. Malheureusement, tous les conflits jusqu'à présent ont contribué à renforcer cette opposition. Les Japonais en sont naturellement responsables, mais une part de la faute doit incomber aux Chinois. Dernièrement j'ai pensé ceci : il v a sous ce conflit, à part cette opposition psychologique persistant entre deux peuples, dont je vous ai parlé, un mauvais cauchemar, une crainte de l'avenir qui hante les Japonais et les Chinois.

Gide m'écoute et de temps en temps fait des signes de tête. J'ai l'impression qu'il continue à méditer quelque chose d'après ce que je viens de dire. J'aurais voulu lui dire que ce conflit est un problème de *primum vivere* pour le Japon. Il n'est pas douteux qu'il l'est aussi pour la Chine.

CENSURE

Une minute, deux minutes de silence. Et tout à coup, Gide reprend :

- Vous m'avez écrit du Japon que mes *Nouvelles Pages de Journal* ont été en partie censurées, est-ce vrai ?
- —Oh! ce sont seulement une ou deux pages concernant l'anti-militarisme et « les objecteurs de conscience ».

Vu les événements, c'était, je crois, une mesure inévitable.

— Je comprends cela parfaitement, mais estce que les intellectuels de votre pays ne négligent pas, malgré la difficulté du moment, leurs devoirs de travailleurs de l'esprit ?

A ce moment précis, sa parole s'intensifie.

Je réponds immédiatement :

- L'esprit n'a point encore péri. Malgré les contraintes extérieures, nous le sauvegardons résolument. Il suit son chemin avec courage, bien qu'il ait renoncé à l'éloquence inutilement tapageuse de jadis.
- Je suis rassuré de l'entendre. C'est plus important que tout.

Je devine dans ses yeux sa foi inébranlable en l'esprit.

Même dans les moments les plus difficiles, l'esprit ne doit pas cesser d'exister et d'agir. Au contraire, l'esprit doit y trouver des pierres de touche. C'est dans ces moments-là que les hommes et leurs œuvres sont triés judicieusement suivant leur valeur. C'est sans doute là que réside la clef de la morale de Gide..

Dans mon entrevue d'aujourd'hui, ce qui m'a frappé le plus et a ranimé ma foi, ce sont ces derniers mots de Gide : C'est plus important que tout.

*

Dès avant mon départ du Japon, mon cœur a été pris par la tragédie de l'Espagne. Depuis mon arrivée, les inquiétudes et les doutes ne cessèrent de s'accroître. Valéry et Mauriac soutiennent le gouvernement de Madrid. Par contre, Claudel soutient nettement Franco. Et on dit que Gide est aussi aux côtés des gouvernementaux avec Valéry, mais combat la politique de la IIIº Internationale, c'est-à-dire la politique stalinienne dans la révolution espagnole et qu'il a eu de violentes polémiques avec Ehrenbourg. Qu'estce qui se passe vraiment en Espagne? Depuis que je suis à Paris j'ai eu tant d'informations contradictoires: la profonde division des Gouvernementaux, l'arrestation et l'exécution des anarchistes, des syndicalistes et des trotzkistes; je pensais que toutes ces nouvelles n'étaient que des inventions.

En quelques mots, je pose la question à Gide.

- Tout cela est malheureusement vrai, m'a-t-il répondu.
- N'étaient-ils pas des anti-révolutionnaires au service de Burgos ?
 - Je ne crois pas.
- Je brûle d'envie d'aller en Espagne pour voir ce qui s'y passe réellement.
- Je crois que ce serait très difficile d'y entrer pour le moment, fût-ce d'un côté ou de l'autre.
- J'ai parlé avec Malraux à ce propos. Il m'a promis de m'emmener en avion, soit à Madrid soit à Barcelone.

- Dans ce cas-là, ça va bien. Quand l'avezvous vu ?
- Il y a à peine dix jours. Deux ou trois jours après son retour d'Espagne.
 - -- Qu'est-ce qu'il vous a dit sur l'Espagne?
- Toutes sortes de choses, mais la plus grave est que la retraite des volontaires internationaux ordonnée par la commission de non-intervention sera exécutée prochainement. Mais il m'a dit que les Gouvernementaux sont beaucoup mieux entraînés et organisés en comparaison de ce qu'ils étaient il y a un an.
- A-t-il dit qu'il y retournerait bientôt ? (Je fais signe que oui) mais il n'a pas encore terminé son livre *L'Espoir* ?
- Il m'a dit qu'il le terminerait avant de partir en Espagne.
- Sitôt que cela ?... (Il s'arrête un instant, reprend cette fois-ci à voix basse en fronçant son large front): Entre nous soit dit... sa situation est assez délicate maintenant.

Sa voix est estompée d'un ton mélancolique et affectueux. Je sens qu'il est inquiet au sujet de Malraux parce qu'il l'aime. Il ne dit plus rien. Sa parole est très simple mais des sentiments complexes s'y dissimulent. D'ailleurs, je m'attendais à cette parole de Gide. L'autre jour, quand j'ai vu Malraux, la conversation s'est portée par hasard sur Gide. Je me rappelle que Malraux, parlant de Gide, disait avec une pointe d'ironie que « c'était un homme qui s'acheminait vers la sagesse ».

Je sais que pour diverses raisons, ils se tiennent depuis quelque temps un peu à l'écart l'un de l'autre. Je sais aussi pourquoi Malraux, au dire de Gide, est placé dans une situation délicate et difficile. Il y a naturellement une certaine incompatibilité entre le caractère de Malraux et sa position politique d'aujourd'hui. L'auteur des Conquérants et de la Voie Royale était jadis d'un bout à l'autre non-conformiste. Et aujourd'hui, il est considéré comme un sympathisant du stalinisme (1). Par contre, Gide s'est déclaré contre Staline après son voyage en Russie. Je n'ai pas encore eu l'occasion de demander à Malraux son opinion sur le stalinisme. Mais la position actuelle de Malraux qui tolère la «logique de politique» en Russie comme inévitable, est naturellement à l'opposé de celle de Gide qui maintient jusqu'au bout la « logique de mystique ». Malraux exige jusqu'à un certain point le sacrifice de l'individu. Pour

Gide, ce sacrifice exige un certain compromis dangereux. Et en fin de compte, ce sacrifice ne servirait à rien du tout. Pour Gide, la raison d'être de l'intellectuel est l'esprit critique. Malraux, lui, ajoute aux devoirs de l'intellectuel ceux de l'homme d'action. Certes, il y a des différences de caractère entre eux et aussi les différences des générations qu'ils représentent. Je me sens très près de chacun d'eux, mais j'avoue qu'il y a entre eux un élément inconciliable qui m'égare. J'avance en chancelant parmi cette angoisse, cette hésitation, cet égarement, tiraillé tous côtés. Je lève les yeux sur Gide. Il regarde fixement un point dans le vide, comme devant un point d'interrogation insaisissable. Il semble souffrir d'une hantise. Il se retourne vers moi et dit:

— Nous sommes dans une époque pleine d'inquiétudes.

Gide et inquiétude, ce thème forme presque « une légende de Gide ». Aujourd'hui, cette expression sortie de sa propre bouche, me frappe avec une force singulière, d'autant plus qu'elle est simple. Mais je n'oublierai pas que cette parole ne contient aucune amertume envers l'humanité, ni désespoir, au contraire, je devine en lui cette ferme conviction, cette fusion mystérieuse du christianisme et du nitzschéisme, que quoiqu'il arrive, l'homme ne peut périr.

**

La sonnette retentit. Gide fronce ses gros sourcils. Peut-être un visiteur imprévu. La vieille bonne vient discrètement annoncer le visiteur.

— Je ne connais pas ce nom. Je n'ai pas donné de rendez-vous, murmure-t-il. Puis il lui dit : « Dites-lui que je ne puis malheureusement pas le recevoir aujourd'hui et qu'il pourra m'écrire.

La vieille femme va se retirer quand Gide s'empresse d'ajouter en la rappelant : « Puisqu'il est là, je vais lui donner cinq minutes.

Même dans ces détails, la bonté de son cœur et la délicatesse de ses sentiments se font entrevoir. Se tournant vers moi, il me dit avec un sourire amer :

A Paris, on est tout le temps dérangé.

Il dit cela d'un air un peu agacé. Mais cette nervosité même exprime naturellement le côté très humain du caractère de Gide.

— Je vais le recevoir ici. Voudriez-vous m'attendre dans la pièce à côté ?

Il m'introduit dans la salle à côté. Elle est un peu plus grande que la salle à manger, mais pas plus qu'une salle « à huit nattes » à la japonaise.

⁽¹⁾ Je l'ai vu au lendemain de la signature du pacte germano-soviétique, il était farouchement contre la politique stalinienne. Il appelait ironiquement Staline et Hitler: les êtres inorganiques. — Kyo Komatz.

Il y a une grande table ronde au milieu, sur laquelle sont entassés les livres, les revues et les journaux. Je reconnais les œuvres récentes de quelques-uns de mes amis français. En me voyant attiré par ce tas de livres, il me dit :

- A Paris, mon cerveau est aussi désordonné que cette table. Je ne peux rien faire du tout. Heureusement, je pars ce soir pour la campagne.
 - A Cuverville?
 - Oui, comme vous le dites.
 - Vous y resterez longtemps?
- Je ne sais pas, peut-être un ou deux mois. Puis je reviendrai à Paris pour repartir pendant cet hiver. Quand je serai de nouveau ici, je vous ferai signe de venir me voir. Nous aurons plus de temps pour parler.

— Merci. Je serai très heureux de vous revoir. Au mur sont accrochés les porcelaines et les vases de cuivre indigènes qu'il a sans doute rapportés de son voyage en Afrique. Des tableaux impressionnistes qui datent un peu — peut-être de la main du même peintre que celui de la salle à manger. Ici, tout est simple, si modeste et si sobre que l'on se demande si c'est vraiment la salle de travail de Gide. A côté de Gide, nos écrivains en vogue me semblent mener une vie beaucoup plus bourgeoise, qui dénote le goût du parvenu.

Je sens la présence du visiteur de tout à l'heure dans la salle à côté. Si je restais plus longtemps, ce serait abuser de la bonté de Gide. Il faut prendre congé. Je lui présente quelques cadeaux que j'ai apportés du Japon pour lui. Pour Mme Gide, ma femme a préparé une serviette de crêpe Yuzen.

— Oh! que c'est beau, Mme Gide sera contente. Je vais l'emporter dans ma valise pour Cuverville, ce soir.

Pour Gide qui aime le thé, je lui tends un service complet de porcelaine Bizen et du thé vert japonais. Son visage s'épanouit de plaisir.

- C'est dans la beauté si simple et si sobre que l'on peut vraiment concevoir l'accord harmonieux entre la vie et les traditions artistiques des Japonais. Ceci m'éclaire beaucoup plus sur l'artisanat de votre pays que tous ces objets modernes fabriqués en série que j'ai vus au Pavillon japonais de l'Exposition. Tous mes remerciements à vous et à votre femme.
- Maintenant je vais vous quitter, M. Gide. Merci d'avoir bien voulu sacrifier un peu de votre temps si précieux pour moi. Et au revoir!
- Ecrivez-moi; d'ailleurs quand je serai de retour, je vous enverrai un mot. Au revoir!

Je serre de nouveau sa main robuste et souple et je quitte l'appartement de Gide. Je descends l'escalier à pas quelque peu tremblants. J'avoue que j'ai été très ému de l'entretien.

Dehors, le soleil de fin d'octobre luit doucement sur les arbres des jardins d'alentour, sur les ailes des oiseaux qui s'envolent et sur les vieux murs. La cloche de Sainte-Clotilde tinte onze heures.

Vibrant de la joie de m'être baigné corps et âme dans l'immense personnalité fraternelle et sereine de Gide, je suis mon chemin comme si je descendais vers la vie, tonifié et avec plus de confiance en moi.

> (Traduit du japonais par Kyo KOMATZ et Itsuo TSUDA).

NOUVELLES DES LETTRES

Dans la maison d'édition de Soguén-Sha, vient de paraître la traduction par M. H. Kabayashi de « Monsieur Teste » de Paul Valéry.

6

La grande revue *Chuo-Koron* et la revue *Kaïzo*, dans leur numéro de décembre publient, chacun de leur côté, des extraits de « Journal » de Gide, traduits par M. Shinjo.

Dans le journal Yomiuri, M.Massamoune, célèbre

romancier, consacre un article fort élogieux sur « Histoire d'Angleterre » d'André Maurois.

Les éditions Shunyo-Do publient, de Paul Bourget, la traduction de « Lazarine » sous le titre de « La guerre et les femmes », traduits par le Professeur Taro Kimoura.

Le cinquième volume de « Les Thibault » (« La consultation »), de R. Martin du Gard vient de paraître aux éditions Hakousui-Sha.

FRANCE-JAPON

Revue mensuelle de liaison culturelle entre la France et le Japon

publiée par le

COMITÉ FRANCO-JAPONAIS DE TOKIO

41, AVENUE HOCHE, 41 Tél.: Wagram 89-21

PARIS

DIRECTEUR: Naomichi SAKAMOTO

COMITÉ DE RÉDACTION:

K. AKIYOSHI, K. KOMATSU, N. MATSUDAIRA, K. MATSUO, T. WATANABÉ

SOMMAIRE

Le Climat de la Courtoisie, par René JOUGLET	3
Le Retour de Foujita, par André SALMON	7
Foujita chez le Ministre	9
Le Nouvel ordre en Asie (une entrevue avec S. E. Renzo Sawada), par N. MAT-	
SUDAIRA	13
Les Auteurs français au Japon depuis la Restauration de Meiji, par Kuni MATSUO	16
Les Français et le voyage, par DRIEU LA ROCHELLE	21
La Presse française et le Japon	24
Les intercesseurs de l'amitié franco-japonaise, par Emmanuel BERL	25
Mes premières rencontres avec André Gide, par Kyo KOMATZ	27
Sur Racine, par René LAPORTE	37
Un appel de M. Claude Farrère	40
	41
Esquisse historique du développement des chemins de fer Mandchouriens, par K.	
	47
Shunkan, Nouvelle de Kikuchi Kan, traduite par Chiyo MACHII	57
Nouvelles des Lettres	56

7° Année — N° 46 Janvier 1940

(Douze numéros y compris les suppléments)	PRIX DU NUMÉRO
FRANCE ET JAPON Frs 80 AUTRES PAYS , Frs 90	FRANCE ET JAPON Frs 8 AUTRES PAYS Frs 9

Les articles insérés dans la revue sont publiés sous la seule responsabilité des auteurs.